

Et un sourire singulier passa rapidement sur ses lèvres.

—A vous, Jardel, reprit Morlot ; voici ce que vous avez à faire : quand vous aurez instruit M. le marquis de Coulange de ce qui se passe, vous irez louer une voiture de remise à deux chevaux. Nous n'avons pas besoin de cocher : c'est vous qui conduirez. A sept heures précises la voiture devra être prête. Vous connaissez le chemin de Paris à Rueil ?

—Oui.

—Donc à sept heures, remplissant les fonctions de cocher, vous mettrez en route. Au-dessus de l'avenue des Champs-Élysées, devant l'Arc de triomphe, vous vous arrêterez. Alors, M. Lucien de Reille qui se trouvera là, vous attendant, montera dans la voiture. Ayez de bons chevaux ; il faut que vous soyez sur la route de Marly, en face la Malmaison, avant neuf heures. Mouillon et moi nous serons à Rueil à huit heures vingt ; nous vous attendrons sur la route.

—C'est bien, dit Jardel.

—Ainsi, M. de Reille, reprit Morlot, il faut que vous vous trouviez à sept heures place de l'Étoile.

—J'y serai, répondit Lucien.

—Nous voulons délivrer Mlle de Coulange ; mais nous voulons aussi, en même temps, nous emparer des deux scélérats qui se sont fait ses géoliers. Il est plus que probable qu'ils essaieront de se défendre ; mais chacun de nous sera armé d'un revolver.

Pour le moment, messieurs, continua Morlot, après un court silence, je n'ai pas autre chose à vous dire. Quand nous serons devant le clos de la Belle-Bonnette, nous verrons ce que nous devons faire. Maintenant, nous pouvons nous séparer. A ce soir.

—Oui, à ce soir, prononça tout bas le comte de Montgarin.

Il donna une poignée de main à Lucien, salua Morlot et les autres, et sortit le premier de la chambre.

Un instant après, Morlot était seul. Les bras croisés, la tête inclinée et les yeux fixés, il réfléchissait. Il pensait au comte de Montgarin.

—C'est incompréhensible, inexplicable, se disait-il, j'ai vainement cherché à lire dans ses yeux ; son visage était de marbre. Il a évidemment dans la tête une idée fixe. La démarche qu'il a faite auprès de M. de Reille indique qu'il se trouve indigne de Mlle de Coulange et qu'il renonce à elle en faveur de son rival. Je comprends cela ; oui, mais après ? Que va-t-il faire, le malheureux ? Que va-t-il devenir ?

## XIX

A sept heures vingt-cinq, dix minutes avant le départ du train, Morlot, Mouillon et un autre agent entraient dans l'intérieur de la gare de l'Ouest par la grande porte de la rue d'Amsterdam. Ils se dirigèrent rapidement vers le train des St-Germain et prirent place dans un compartiment de première classe réservé. Ils n'avaient point cru devoir passer, comme les autres voyageurs, par les salles d'attente. Les employés qui se promenaient sur le quai de départ avaient sans doute été prévenus, car ils ne s'étonnèrent point de voir ces trois hommes s'enfermer dans le compartiment réservé avant l'ouverture des portes aux voyageurs.

Au même instant, un jeune homme parcourait les salles d'attente, jetant à droite et à gauche des regards rapides ; il paraissait très agité et il était facile de voir qu'il cherchait quelqu'un. N'apercevant point la personne qu'il attendait ou qu'il pensait trouver dans les salles d'attente, son air impatient et soucieux indiquait qu'il éprouvait une vive contrariété.

Cependant les portes s'ouvrirent et les voyageurs se précipitèrent vers la sortie, en se pressant, en se bousculant, comme s'ils eussent craint de manquer le train ou de ne pas y trouver place.

Le jeune homme laissa passer tout le monde et sortit le dernier.

—C'est singulier, pensait-il ; on m'a bien dit sept heures et demie précises et j'étais en avance d'un quart d'heure. Je suis sûr qu'il n'était pas dans les salles d'attente. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il marchait lentement, la tête basse. Il arriva comme on fermait les portières.

—Dépêchez-vous, lui cria un employé.

Il se jeta dans un compartiment ouvert devant lui. Aussitôt le sifflet de la locomotive se fit entendre et le train partit.

A la station de Rueil, avant l'arrêt complet du train, le jeune homme sauta sur le quai et marcha rapidement vers la sortie ; mais en descendant la pente qui tombe sur la route de Rueil, une réflexion lui vint : la personne qu'il avait vainement attendue et cherchée à Paris dans les salles d'attente pouvait être dans le train ; il devait s'en assurer.

Une trentaine de personnes étaient descendues à la station ; elles sortirent les unes après les autres. Enfin, un homme parut ; puis deux autres, puis un quatrième. Dans ce dernier, le jeune homme

reconnut Morlot. Il retint une exclamation prête à lui échapper, et quand Morlot passa devant lui, il le saisit par le bras, en disant :

—C'est moi !

Morlot avait fait un brusque mouvement.

—Vous ici, monsieur le comte ! dit-il, revenu de sa surprise.

—J'arrive à l'instant. J'ai su par Jardel que vous seriez à la gare Saint-Lazare à sept heures et demie ; je vous ai attendu ; comment se fait-il que je ne vous ai pas vu dans les salles d'attente ?

—C'est facile à expliquer : deux de ces messieurs qui marchent devant nous et moi, nous avons obtenu la faveur de ne point passer par les salles d'attente. Une mesure de prudence que j'ai cru devoir prendre.

—Alors, je comprends. Maintenant, monsieur Morlot, veuillez me dire pourquoi, sachant que j'étais de retour à Paris, vous ne m'avez pas invité à me joindre à vous ce soir ?

—Mon Dieu, monsieur le comte, répondit Morlot avec un embarras visible, j'ai pensé que vous seriez très fatigué.

—Fatigué, quand il s'agit de ma sœur ! répliqua vivement le jeune homme ; oh ! je croyais que vous aviez meilleure opinion de mon courage. . . Mais non, vous ne me dites pas la vérité. Il y a un autre motif, avouez-le.

—Eh bien, oui.

—Voyons, monsieur Morlot ; qui donc, dans cette circonstance, a plus que moi le droit de se dévouer ? Comment, Maximilienne est entre les mains de deux misérables et vous ne sentez pas que je dois marcher en avant de ceux qui veulent la sauver ? Pourtant, vous savez ce qu'elle a fait pour moi. Mais, pour elle, je suis prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! Monsieur Morlot, vous avez eu tort, si vous avez douté de moi. Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? Dites-le-moi, je veux le savoir.

—Monsieur le comte, nous allons, je l'espère, nous emparer de Sosthène de Perny pour le livrer à la justice, et j'ai pensé qu'il vous serait pénible. . .

—Ah ! oui, je comprends. . . Je ne veux pas vous reprocher cet excès de délicatesse, mais ce misérable, qui est le frère de la marquise de Coulange, ne m'est rien à moi, il n'est pas mon parent. D'ailleurs, par ses crimes, il a brisé tous les liens qui l'unissaient à la famille de Coulange, elle ne le connaît plus. Croyez-vous, par exemple, que je vais avoir pitié de ce monstre, qui m'a volé à ma mère et a condamné la pauvre Gabrielle à de longues années de souffrance ; qui a fait de la marquise de Coulange, une martyre ; qui a tenté trois fois d'assassiner le marquis et qui, pour que rien ne manque à ses forfaits, a enlevé Maximilienne et la tient enfermée dans une prison ? Non, non, pas de pitié pour cet infâme, il faut qu'il reçoive le châtement de ses crimes ! L'heure de l'expiation est venue. . . Avoir pitié de lui, moi ? Allons donc ! Mais pour ce qu'il a fait souffrir à sa mère seulement, je le traînerais moi-même devant ses juges ! Ah ! je n'ai pas vos scrupules, monsieur Morlot, aucune considération ne peut me retenir. Maintenant, que décidez-vous ? Dois-je retourner à Paris ?

—Non, venez, répondit Morlot. Alors, il raconta au jeune homme, qui l'écouta avec le plus vif intérêt, tout ce qui s'était passé à Paris pendant son absence ; la scène entre Lucien de Reille et le comte de Montgarin chez la duchesse de Commergue ; le rôle que ce dernier avait joué avec succès vis-à-vis du faux comte de Rogas, Sosthène et Des Grolles, comment ceux-ci l'avaient conduit au clos de la Belle-Bonnette ; enfin la démarche que le comte de Montgarin avait faite, le matin même, près de Lucien de Reille, ce qui indiquait que, honteux et désespéré d'avoir été le complice et l'instrument des trois misérables qui voulaient s'emparer de la fortune du marquis, il avait pris la résolution de ne plus reparaitre à l'hôtel de Coulange.

—Tout cela est bien, dit Eugène. Le comte de Montgarin a compris que lui-même avait creusé un abîme entre Maximilienne et lui. Autant qu'il le pouvait, il a racheté son crime. Sa conduite vis-à-vis Lucien de Reille montre de la grandeur. Je ne veux plus voir en lui qu'une victime de la fatalité, et comme vous, Morlot, je plains le malheureux comte de Montgarin.

Ils étaient sur la route de Paris à Marly. Bientôt ils arrivèrent à l'extrémité du parc de la Malmaison, au bas du chemin tournant qui mène à la Jonchère.

—Comme je l'avais prévu, dit Morlot, nous arrivons les premiers. Il faut attendre.

Vingt minutes s'écoulèrent. Tout à coup on entendit le bruit encore éloigné d'une voiture qui arrivait au grand trot des chevaux.

—Ce sont eux, sans doute, dit Morlot.

Au bout d'un instant, la lumière des lanternes de la voiture perça l'obscurité de la nuit profonde. Alors Mouillon s'élança au milieu de la route où il resta immobile. Morlot ne s'était pas trompé. C'était bien la voiture louée par Jardel qui arrivait. Elle s'arrêta à quelques pas de Mouillon. La portière s'ouvrit et Lucien de Reille sauta sur la chaussée. Il se trouva en face du comte de Coulange, qui lui tendait la main. Pendant ce temps, l'agent qui